

Jacques Drillon

« Les oreilles de Xenakis »
Le Nouvel Observateur, 29 novembre au 5 décembre 1985, p. 90.

[90]

Le Nouvel Observateur. – Quel genre d'oreille avez-vous? La même que celle d'un chef d'orchestre?

Iannis Xenakis. – Cela dépend pour quoi. Ce qui est dramatique et intéressant, c'est que l'on a plusieurs oreilles. Par exemple, si je suis devant une musique où il y a des notes, mon oreille doit être bonne pour les notes. S'il s'agit de timbres, il m'en faut une autre. Le chef, lui, doit avoir les deux. C'est là son drame. Je ne dirige pas: c'est un autre métier. Lorsque j'écoute jouer ma musique, ma perception varie, suivant le lieu, les interprètes et mon propre état. C'est la variance avec laquelle un homme vit son quotidien. Ce foulard rouge, sur ce fauteuil, je ne le vois plus. Mais parfois je me dis: ce rouge, sur ce bleu, est superbe. Parfois je remarque sa forme. C'est ici le nœud de l'originalité de la création. Voir Newton et la pomme qui lui tombe sur le nez.

N.O. – Je vois votre piano, là-bas, mais sans tabouret. Vous ne jouez jamais?

I.X. – Non. Autrefois, j'en jouais, mais je n'ai plus le temps.

N.O. – Cela vous manque?

I.X. – Pas vraiment. Je pratique la musique en l'écrivant, en y réfléchissant, parfois en l'écoutant.

N.O. – Quels rapports avez-vous avec l'État? Vous êtes subventionné...

I.X. Je n'en ai pas d'autres que cette subvention de la direction de la Musique pour le Cemamu (1) et l'appui moral de Jack Lang. Mais notre budget est très réduit. Nous faisons de la recherche fondamentale – travail de longue haleine – et nous avons mis au point l'Upic, une machine à composer de la musique en passant par le dessin, et qui met la musique à la portée de ceux qui ne la connaissent pas nécessairement, des adultes comme des enfants. Cela dit, j'ai été très déçu par le concours de la Cité de la Musique à La Vilette, auquel j'ai participé en tant qu'architecte. Non seulement je n'ai pas été choisi mais je n'ai même pas pu présenter un projet abouti: je jury des professionnels avait accepté le projet que Jean-Louis Verret et moi-même avions proposé. Puis, par décision subjectivement personnelle du prince, il a été rejeté. Dommage, car j'ai une expérience double, celle d'architecte et celle de musicien, et j'ai le sentiment de savoir ce que l'on est en droit d'attendre d'une salle moderne. Ce n'est pas en faisant des cubes, comme au MIT, ou des salles à l'italienne ou à

la grecque qu'on résout le problème. La forme d'une salle intervient d'une manière tactile sur l'audition.

(1) Centre d'Études mathématiques et automatiques musicales.

N.O. – Vous êtes toujours inscrit à l'Ordre?

I.X. – Non, je ne l'ai jamais été. Le Corbusier non plus.

N.O. – Vous vous sentez marginal?

I.X. – Si vous voulez dire « pas comme les autres », non. Si vous voulez dire « attaché à une certaine forme d'existence », oui. Mais je n'en tire pas gloire. Il y a tant de choses que je n'ai pas faites!

N.O. – Quoi, par exemple?

I.X. – Approfondir certaines connaissances, l'astrophysique, la génétique... Sans parler d'une liberté que je n'ai plus, par rapport à mon métier. J'aimerais être libre de changer de vie; de changer de visage, aussi.

N.O. – Vous avez une définition de la musique?

I.X. – La musique est d'abord l'endroit où je me sens le moins malheureux. Ensuite, je la vois partout: visuellement – d'où la possibilité d'écrire un article sur Paul Klee (2) théoriquement, elle procède de la chair, de la peau, de la pensée, de l'imagination. La musique est plus proche de la pensée rationnelle et scientifique que ne le sont la littérature, la poésie ou la peinture – quoique dernière commence à s'en approcher. La musique est un cristal qui n'est rien en soi, mais dans lequel on peut voir des choses.

(2) Voir « Le Nouvel Observateur » no 1097, du 15 novembre.

N.O. – Comment réagissez-vous lorsqu'un Pascal Dusapin, qui fut votre élève, s'engage dans des sentiers très éloignés des vôtres, des sentiers plus charnels, plus beethovéniens?

I.X. – Parce que ma musique n'est pas charnelle? C'est votre chair qui ne la sent pas! (Rires.)

N.O. – On ne peut pas dire que vous êtes un sauvage, un instinctif!

I.X. – C'est vous qui le dites! J'essaie seulement de sortir de moi-même, d'établir une distance entre moi et ce que je fais. D'ailleurs, il n'y a pas de frontière entre le sauvage et le civilisé. Les preuves qu'on en a sont parfois sanglantes!

N.O. – Vous craignez le résultat des élections?

I.X. – Après toutes les vicissitudes que la vie politique a subies, je me rends compte que seul l'individu compte. Les hommes font les choses, pas les institutions. Lisez Lénine, le plus grand stratège de l'histoire; vous verrez que les masses sont un outil stratégique qui vise à libérer l'individu. Voyez la devise de la France: Liberté, Égalité, Fraternité; il n'est pas question de masses là-dedans.

N.O. – Et Le Pen?

I.X. – Eh bien, c'est un facho, non? La «civilisation française», sur le sort de laquelle la droite s'inquiète, n'est qu'un moment de l'histoire. À présent, les choses se passent à l'échelle de la planète.

N.O. – Comment évaluez-vous votre rôle de compositeur à cet égard?

I.X. – Minime.

N.O. – Vous vous sentez responsable?

I.X. – Par rapport à quoi? Il faut être vrai et original.

N.O. – Mais par rapport à quoi?

I.X. – Voilà: cela ne veut rien non plus. La vérité est très personnalisée, de nos jours!(Rires). Le fait artistique n'est pas l'apanage de l'homme. La nature aussi: un arbre est d'un extrême beauté plastique!

N.O. – Dans votre grand studio, la seule plante que je vois, c'est un bonsai, image parfaite de la nature contrôlée par l'homme...

I.X. – Vous jouez sur les mots. L'homme n'a pas fait les feuilles, ni la sève, ni rien de ce qui est naturel en lui, et qui est fantastique. Il n'a fait que le réduire à une taille inférieure.

Propos recueillis par Jacques Drillon